
Izoard, poète sans poétique ?

Fragments épistolaires d'un discours réflexif

Jacques Izoard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/9208>

DOI : 10.4000/16ayg

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2026

Pagination : 125-142

ISBN : 9782875865403

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège



Référence électronique

Jacques Izoard, « Izoard, poète sans poétique ? », *Textyles* [En ligne], 70 | 2026, mis en ligne le 01 juin 2026, consulté le 17 juin 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/9208> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/16ayg>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Jacques IZOARD

Izoard, poète sans poétique? Fragments épistolaires d'un discours réflexif

On ne compte pas les articles et présentations orales que Jacques Izoard a consacrés à l'œuvre des poètes qu'il admirait et aux premières tentatives des jeunes débutants dont il soutenait les efforts. Mais, s'il fut prompt à commenter la poésie des autres, il était en revanche beaucoup moins enclin à s'exprimer publiquement sur sa propre démarche d'écriture, et a toujours manifesté une grande méfiance à l'endroit de toute velléité programmatique et de toute prétention analytique ou théorique en matière de poésie. Ses lectures sont celles d'un passeur, non d'un penseur ; son approche des textes est résolument sensible, empathique, attachée avant tout à rendre raison des effets suscités par les partis pris stylistiques qui s'y font jour.

De fait, si l'on excepte le « Poètes d'Aujourd'hui » qu'il consacra à l'œuvre d'Andrée Chedid en 1977 — ouvrage de commande achevé péniblement, comme l'atteste sa correspondance avec la poétesse franco-égyptienne — l'ample bibliographie de Jacques Izoard ne comporte qu'un seul ouvrage s'apparentant au genre de l'essai : *Petites merveilles, poings levés*, paru à l'Atelier de l'Agneau en 1980. Ce mince opus est d'ailleurs lui-même issu d'une conférence donnée au Festival Européen de poésie de Louvain en 1979, signe supplémentaire, s'il en fallait, que l'effort de rationalisation est chez lui, sinon fortuit, du moins circonstanciel. Partant d'une méditation sur « le poète dans son site », qu'il envisage au prisme de sa façon d'habiter poétiquement le tissu urbain liégeois, Izoard déploie dans *Petites merveilles, poings levés* une réflexion proche par moments de l'art poétique. Dire qu'il s'y « explique » sur sa poésie paraît toutefois bien excessif, tant la question de la transfiguration de l'*habiter* en *écrire* y est moins traitée avec les ressources de l'argumentation qu'avec celles, encore, de la poésie.

Injonctions, interrogations, énumérations, glissements logiques, juxtaposition de phrases nominales, sont des éléments essentiels de son arsenal rhétorique :

Les carrés de légumes se multiplient. Le linge blanc claque au vent. La phrase « le linge blanc claque au vent » claque au vent, qui fait claquer chaque phrase de linge blanc¹.

La phalange, le cœur, le corps, la chambre, la maison, le jardin, la ville : suivons ce simple chemin ; observons avec patience nos lieux d'élection. Quels seront-ils, véritablement ? Assumerons-nous l'histoire du lieu, ses moments fastes ? Effaçons la mémoire, celle des autres, la nôtre, faisons table rase du passé et ne croyons que ce que nous voyons. Choisissons avec soin nos repaires, ceux où nous tisserons l'écriture, ceux où nous clamerons nos chants neufs, nos litanies vertigineuses. Oublions les références : vidons les noms de lieux de leur signification désuète. Qu'ils deviennent signes purs, signes de simple commodité ! Ne savons-nous donc pas qu'ils nous furent offerts par hasard ? Choisissons l'amnésie pour mieux nommer ce qui nous trouble, pour mieux habiter notre véritable espace².

Izoard fut-il un poète sans poétique ? Plus exactement — car une poétique doit bien entendu d'abord être induite des poèmes — fut-il un poète sans *discours métapoétique* indépendant de cas d'observation particuliers et contingents ? La réticence à l'abstraction, à la généralisation, est chez lui un fait certain, et n'est pas la moindre originalité de ce poète qui atteint sa maturité littéraire, et se voulut novateur, à une époque où l'avant-garde pouvait sembler indissociable des querelles théoriques du poststructuralisme. Pour autant, l'idée quelque peu sommaire d'un « poète sans discours métapoétique » nécessite d'être triplement nuancée.

Premièrement, par une prise en compte des poèmes eux-mêmes, qui sont nombreux à manifester une visée réflexive plus ou moins explicite. Le poème izoardien fournit bien souvent au lecteur des indications, non seulement sur son mode de fonctionnement propre, mais plus largement sur le travail d'écriture global dont il procède. Il n'est donc pas si éloigné de cette poésie « littérale » qui « dit ce qu'elle fait et fait ce qu'elle dit » dont parle Jean-Marie Gleize³, même si, chez Izoard, il ne s'agit d'atteindre, ni un rejet pur et simple de la référence, ni un total autotélisme. Poésie qui parle des

1 Izoard Jacques, *Petites merveilles, poings levés*, Ougrée, Atelier de l'Agneau, 1980, p. 5.

2 *Ibid.*, p. 7.

3 Voir Gleize (Jean-Marie), *A noir. Poésie et littéralité*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & cie », 1992.

objets autant qu'elle se prend pour objet, la poésie d'Izoard est animée par une tension permanente entre ouverture (sur ce qui n'est pas elle, sur ce qui n'est pas le langage) et fermeture (sur elle en tant qu'espace de langage autosuffisant) : *elle ne dit pas que ce qu'elle fait, et ne fait pas que ce qu'elle dit*, mais ne peut se penser tout à fait en dehors de cette dialectique. On peut ainsi y prélever une multitude de micro-énoncés réflexifs qui, placés bout à bout, offrent au lecteur une manière d'art poétique fragmentaire.

Deuxièmement, les textes critiques d'Izoard, bien que souvent focalisés sur un recueil ou un auteur précis, ne sont pas exempts de considérations plus générales, qu'il s'agisse de la situation historique de la poésie ou de l'expression d'orientations esthétiques. Souvent indirectes, ces considérations ne transparaissent parfois qu'au détour d'une phrase, ou doivent être déduites du dispositif argumentatif par lequel Izoard entreprend de défendre un poète. Une étude approfondie reste à faire quant à son travail critique, notamment en tant que ce travail, et la posture de lecteur qu'il élabore par ce biais, nous renseignent sur sa propre poétique. Il faut joindre à cet ensemble les quelques « états des lieux » sur la poésie liégeoise ou belge auxquels s'est livré Izoard au détour de conférences ou de préfaces : dans un texte comme « L'autre autre pays, la poésie⁴ », préface à l'*Anthologie 80*, anthologie coéditée par l'Atelier de l'Agneau et le Castor Astral qui entendait mettre en évidence les innovations survenues dans les poésies de France, de Belgique francophone et du Québec au cours des années 1970, le poète liégeois se montre remarquablement lucide sur les rapports de force sociaux et esthétiques à l'œuvre au sein du champ poétique belge, et sur les enjeux « générationnels » auxquels, avec d'autres, il a dû faire face.

Enfin, à côté du petit nombre de textes rendus publics portant ouvertement sur sa démarche d'écriture, Jacques Izoard a pu se livrer, auprès de ses correspondants, à un effort « privé » d'explicitation. La correspondance conservée dans les archives du poète comprend peu de brouillons au regard de la masse considérable de lettres reçues. Les raisons de cette rareté ne peuvent être établies avec certitude : faisait-il peu de brouillons ? en a-t-il accidentellement ou par négligence égaré un grand nombre ? ou bien ne conservait-il intentionnellement que certains d'entre eux ? La troisième hypothèse n'est pas forcément la moins plausible, dans la mesure où le contenu des brouillons conservés est rarement anodin et où l'on peut y discerner quelques grands « types ». Parmi ces « types », on retiendra, précisément, celui formé par les lettres à forte teneur méta-poétique. Les a-t-il conservées en vue d'une

4 Izoard (Jacques), « L'autre autre pays : la poésie », dans *Anthologie 80*, Liège-Paris, Atelier de l'Agneau et Castor Astral, 1981, p. 25-29.

exploitation future? On peut le supposer, du moins pour certaines d'entre elles⁵. C'est sur cet aspect méconnu de la réflexion poétique d'Izoard que les pages qui suivent tenteront de lever le voile. Nous reproduisons ici une sélection assez ample d'extraits de brouillons. Cette sélection n'est pas le fruit d'un dépouillement exhaustif de la correspondance, mais elle est probablement assez représentative de ce que les archives contiennent⁶.

Compte tenu de l'inaccessibilité de la majeure partie des lettres écrites par Jacques Izoard⁷, il est hasardeux de tirer des conclusions trop générales sur sa pratique épistolaire. Une certaine logique chronologique et relationnelle semble cependant se dégager à propos des lettres qui nous intéressent ici. Celles-ci remontent, pour la plupart, aux années 1960 et 1970, c'est-à-dire à la période qui correspond à l'émergence du poète au sein du champ poétique belge, puis français. Elles ne sont pas adressées à n'importe quel correspondant : le destinataire est soit un aîné susceptible de conseiller et/ou de soutenir le poète dans sa quête de publication et de reconnaissance (Alain Bosquet, Henry Fagne, Jean Rousselot, Pierre Seghers, Albert Ayguesparse, Roger Gadeyne, René Gerbault), soit un « confrère » légèrement plus âgé (André Miguel, André Bosmans) ou de la même génération et occupant, comme lui, une position d'émergence (Pierre Dhainaut, Christian Prigent, Jean Collette, Francis Edeline). Les nombreux échanges avec des « cadets » ne semblent pas donner lieu à des tentatives d'explicitation ou de réflexion sur la poésie ; le commentaire d'Izoard, quand il y en

5 Nous pensons en particulier à l'extrait de la lettre à Francis Edeline du 11 août 1967 reproduit ci-après. Izoard a sciemment conservé ce passage, recopié dans un dactylogramme à part et référencé.

6 Parler de « sélection » est presque excessif, dans la mesure où nous reproduisons l'ensemble des brouillons à teneur méta-poétique connus dans l'état actuel du dépouillement de la correspondance, à l'exclusion des lettres ne prenant pour objet, ni le travail poétique considéré dans une perspective générale, ni l'œuvre propre de l'auteur : nous ne prenons donc pas en compte les brouillons dans lesquels Izoard se cantonne au commentaire des textes d'autrui.

7 Certaines sont toutefois accessibles, notamment dans divers fonds d'archives conservés à l'IMEC et aux AML : on peut ainsi consulter certaines lettres écrites à Pierre et Arlette Albert-Birot, Andrée Chedid, Albert Ayguesparse, Pierre Bourgeois, André Miguel, François Jacqmin, Aubin Pasque, Théodore Koenig ou encore Eric Brogniet ; soulignons cependant que cela est peu au regard des 986 correspondants attestés. Pour des raisons de cohérence, nous prenons le parti de nous en tenir ici aux brouillons présents dans les archives personnelles de Jacques Izoard. L'édition présentée ici est un *work in progress*, et n'a d'autre prétention que celle de mettre en valeur les documents conservés dans ce fonds.

a un, se focalise strictement sur les textes soumis à son appréciation. On remarquera que, bien souvent, ces lettres sont écrites *en réaction à* : réponse à des propos élogieux ou critiques, remerciement suite à un article consacré à l'un de ses livres, réaction à une discussion théorique entamée par l'interlocuteur, etc.⁸.

D'une lettre à l'autre, certains leitmotifs reviennent : la poésie comme moyen de transfiguration du réel et d'accès au mystère ; la nécessité pour le poète de « trouver sa langue » et d'en exploiter à fond les potentialités ; l'importance de la jouissance, du plaisir, de la pulsion, dans le processus d'écriture. Certaines tensions, voire contradictions, apparaissent aussi. Izoard semble osciller entre la tentation de l'avant-garde et la méfiance vis-à-vis des modes contemporaines ; entre la primauté du mot et le refus du « mot pour le mot ». Ce dernier paradoxe, on le notera, traduit l'ambivalence de son rapport au lyrisme. S'il compare à deux reprises le poème à un « iceberg », simple épiphénomène de l'expérience subjective du poète, il affirme par ailleurs qu'il « aime le mot pour lui-même » et que « le mot s'oppose fondamentalement au moi ». De ce point de vue, on constate une évolution entre les premières et les dernières lettres. Izoard tend à abandonner la posture tourmentée des débuts, et à accorder une place plus importante au langage dans sa réflexion sur la poésie. Bien que ce ne soit jamais clairement formulé, l'influence des avant-gardes françaises contemporaines semble peu à peu avoir raison des reliquats de romantisme qui subsistent dans les lettres écrites au moment de la publication de *Ce Manteau de pauvreté* (1962). C'est en définitive un créateur inquiet, qui doute et qui cherche, sans esprit de système, que l'on entraperçoit dans le miroir brisé de sa correspondance.

Félix Katikakis (Aspirant FNRS)

À Jean Collette, 1959

Ton idée d'écrire dorénavant sur la page de couverture de *Lettres 55* la qualification de « Revue blonde » ne me paraît pas du tout, même après méditations, ridicule. Au contraire, nous affirmerions ainsi notre indélébile volonté non pas d'originalité (qui, tu le sais comme moi, est un titre dont se réclament aujourd'hui maint réactionnaire et tel tartuffe sous prétexte de séduction vis-à-vis des jeunes) mais bien de singularité. Hélas, nous

8 Au choix d'extraits repris ci-dessous, on ajoutera la lettre d'Izoard à Christian Prigent, datable de fin 1969, qui est citée dans l'article de Gérard Purnelle dans ce même dossier.

nageons trop souvent dans les eaux terriblement territoriales de la Société Belge pour l'éducation populaire et la culture des masses. Même si la mendicité de subsides au paternel et vigilant Fonds National des Lettres et tout autre organisme pulvérulent se révèle pour nous action quasi indispensable à la survie, ayons au moins l'intime conviction de nous moquer éperdument des bonnes vies et mœurs sur papier timbré délivré par cette très chère et benoîte (oh combien!) administration communale. Les propos salés font faire la grimace, mais quelle soupe, cher Jean, ne boirions-nous pas pour « scandaliser » les têtes de pipes de notre corporation. Même si nous blondissons, nous ne deviendrons pas racistes et nous laisserons à ces messieurs américains de Little Rock le vigilant soin d'entretenir la querelle sacrée (noire ou blanche) de la ségrégation. Et cependant ne sommes-nous pas un peu, nous, apprentis-poètes, des « ségrégationnistes », et n'accordons-nous pas des couleurs aux voyelles? Mais, passons, j'en dis trop, je suis pour la blondeur de *Lettres 55*. Quelle joie d'être les premiers au monde à avoir créé une revue blonde! Entre le doré et le châtain clair, voilà notre place et la justification de notre existence. Que les sots en rient! Nous ne sommes pas des fantaisistes, nous ne sombrerons pas dans le gâtisme surréalisme. Comme le chameau, *Lettres 55* doit être sobre. Nous abandonnons bien volontiers à ces jeunes gens en colère l'illusoire coquetterie de faire trembler le monde. Polis, même pas ironiques, nous marchons avec précaution dans les jardins français de la juste mesure (mais non du maudit bon sens, ce poison sans pitié). Nous savons écouter amoureusement les symphonies les plus belles de même que les échantillons de « rock and roll » spécialement choisis pour élever l'âme de la jeunesse que trop d'ouvrages stupides détournent de ses devoirs.

Car enfin, comme le dit Georges Darien, la société... châtre.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Jean Collette,
1959, sans mention de mois ni de jour.]

À Marcel Clémeur, 1962

Je viens de lire avec un très vif intérêt la page 14 du n° 6 de *P.L.P.* Vous écrivez : « Il nous faut des sorciers nouveaux. » C'est l'évidence même! Et comme vous avez raison de la proclamer aussi nettement. Nous en avons assez de la poésie à la petite semaine! Et aussi de celle de Marcel Thiry! Chaque poème se débat pour ne pas mourir; chaque poème authentique est une tache de sang vif sur la page blanche. Ainsi nous nous lavons les

yeux. Il suffit d'un poète nouveau pour renouveler toute la poésie. La sorcellerie doit faire son œuvre et pour nourrir notre impatience, pour brûler nos plaies, nous avons besoin de toute la patience de l'univers...

Simenon m'écrit : « Je trouve votre beau livre, bourré de choses humaines auxquelles le poète a donné une étrange et fascinante profondeur. »

Mon poème me fascine. Le poète fascine le poète. Ainsi tout est permis et l'on prend mieux conscience du suprême désespoir d'exister.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Marcel Clémeur,
1962, sans mention de mois ni de jour.]

À Henry Fagne, octobre 1962

Ce que vous voulez bien me dire de mes quelques textes me touche profondément.

À travers les vicissitudes de l'expression, le poème doit atteindre le nœud de nos contradictions et déranger l'ordre des choses. Ce n'est plus dans l'univers étoilé que le poète d'aujourd'hui cherche ses jeux, mais dans les abîmes où ses semblables veulent le repousser, le faire basculer parce qu'il leur donne une conscience trop aiguë de leurs vaines agitations spatiales.

Le poète, veux-je dire, tourbillonne.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Henry Fagne, 6 octobre 1962.]

À René Gerbault, octobre 1962

Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier d'avoir lu mon livre et de m'avoir ensuite transmis vos impressions. À une époque où les intellectuels sont si fatigués.

La richesse et la perspicacité fréquente de vos remarques à propos de mon recueil me déconcertent. Mais je suis particulièrement sensible au sérieux de vos investigations et je crois que vous avez compris le principe de mes démarches.

Si, comme vous le remarquez, je ne m'engage pas toujours à fond — je veux dire, si je n'exploite pas totalement mes tentatives — c'est uniquement par peur. Peur de couper en définitive certains ponts et de me retrouver sourd et aveugle. Une fois écrit, le poème ne m'intéresse plus guère, si ce

n'est par le souvenir de sa création. Les seuls poèmes qui me touchent sont ceux à écrire ou, évidemment, ceux que d'autres ont écrits.

À vrai dire, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre avec les mots, moins encore avec les paroles qu'on prononce si inconsidérément. Alors? Je me demande en fin de compte ce que nous pouvons faire les uns pour les autres, les étreintes mises à part. (Elles appartiennent au rêve.) Continuer sans doute à écrire de longues songeries obsédées, continuer à vivre entre deux eaux, continuer à frapper dans la patience des saisons deux silex l'un contre l'autre pour faire jaillir la semence suprême, l'étincelle de vie, l'étincelle qui donne au poème sa force, sa nécessité, son âme... Il faut se dévêtir et courir dans l'été tiède au risque d'attraper, ici et là, une flèche empoisonnée. Et de mourir sous le pavé des labyrinthes. Sans avoir connu l'humour. Comme les poissons quand on leur arrache les écailles vives, nous demeurerons muets, nous aussi. « Ils » en ont l'habitude. Dans nos flancs, « ils » allumeront les incendies. Et nous cracherons des flammes. Mais les torches de nos désirs ne mettront plus jamais la nuit à feu et à sang...

Je crois qu'il est nécessaire de s'exercer au lancer des idées : mon nom vers le bonheur, mes yeux vers tes yeux, mon opinion vers ta joie d'exister, ma liberté vers le pays sans frontière. Et mon cœur vers toute source de sang. Prenons toutefois garde aux récifs de l'impatience.

Nos doigts s'usent dans des recherches invisibles, à la rencontre des vieilles pierres qui cachent de pâles et nocturnes naïvetés.

Dans la nuit, nos mains bougent, elles refusent le silence aux entrailles moites, nos mains bougent, en quête d'autres mains, voulant saisir l'absence, le vide.

Indéfiniment inquiètes.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à René Gerbault,
25 octobre 1962.]

À Henry Fagne, octobre 1962

J'avance et je ne vois rien devant moi. Je ne vois que des ombres confuses et je pense souvent aux poèmes qu'on n'écrit jamais et que la vie charrie et emporte et noie irrémédiablement dans son flot trouble d'étoiles et de boues, de terres et de laves et de rocs... et de têtes coupées.

Il faut constamment s'en rapporter aux mots :

pluies, platanes, planètes, plaies, pétales

Paroles qu'on garde sous la main pour les projets d'honneur.

De chaque poème devrait jaillir — je dis bien jaillir — une étincelle de vie mettant le feu à tous nos désirs, à toutes nos foudres d'extase. Comme entre deux silex. Ah! Le plaisir des incendiaires! C'est Léopold Sédar Senghor qui dit :

« Je charrie dans mon sang un fleuve de semences à féconder toutes les plaines de Byzance. »

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Henry Fagne,
27 octobre 1962.]

À Roger Gadeyne, 1962?

À Monsieur Roger Gadeyne,

Ces quelques textes surgis de régions incertaines, aux climats tourmentés, où les pluies les plus froides succèdent sans transition aux soleils éclatants, où la clarté des rivières devient irréelle, où les mousses assourdissent étrangement les pas des voyageurs; récits à récifs, récits qui plongent leurs racines dans le tuf de la vie quotidienne, ou qui s'y efforcent, récits sans noms, errant dans les consciences les plus touffues; poèmes absolument inutiles, qui ne conduisent nulle part, qui ramènent cependant dans leurs nasses des poissons aux écailles brillantes, qui meurent bientôt, à l'improviste, et provoque la nuit. Nous n'y pouvons rien. Pour vivre à n'en plus finir, il faudrait d'autres désirs, d'autres poèmes plus purs. Et être ailleurs. Et être complètement autre soi-même. Mais la dernière heure attend patiemment le bout du temps de l'homme et l'heure à l'heure succède et le ciel défend son droit.

[*Ajout marginal*: De grands navires fendent l'air de leur étrave et glissent à la rencontre du soleil. Mais il n'existe plus de soleil, car on a subitement arraché toute ombre dans un cliquetis d'étoiles. C'est l'instant respecté des paupières.]

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Roger Gadeyne, non daté, sans doute 1962. La lettre accompagne vraisemblablement l'envoi de textes.]

À Pierre Seghers, mai 1963

Je vous remercie d'avoir bien voulu prendre connaissance de mon recueil *Mon Souvenir est la simplicité du temps*. Je regrette, évidemment, que vous ne puissiez le publier... Je le regrette très vivement! Toutefois, j'ai été

fort heureux de voir la façon dont vous comprenez mes poèmes. Vous me dites : « Votre poésie est le langage d'un poète qui vit dans une suite d'échos entre des ombres et des doubles. » J'aimerais que mes poèmes donnent à tous cette impression. À mon sens, le poète d'aujourd'hui doit rendre au mystère réel sa force, sa persuasion suprême.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Pierre Seghers, 24 mai 1963.]

À André Bosmans, avril 1964

Votre lettre du 16 juillet m'a intéressé au plus haut point, même si je ne suis pas toujours d'accord avec certaines de vos assertions. Vous écrivez : « la question des mots est essentielle ». Et vous me rapportez l'anecdote significative Degas-Mallarmé. J'aime le mot pour lui-même et tous les mots sont certes irremplaçables, mais on ne peut pas faire un poème uniquement avec des mots. En lui-même le mot n'existe pas. Ou plutôt, il n'existe que parce qu'il éveille en nous une ou plusieurs idées. C'est au poète précisément que revient la tâche délicate de surcharger chaque mot d'idées nouvelles (ou même, à la rigueur, contradictoires). Vous semblez trop vous méfier des idées. Que leur reprochez-vous donc ? Mais peut-être voulez-vous dire ceci : lorsqu'il écrit son poème, le poète part des mots. Le mot est à l'origine du poème. En lui ne gît pas tout le poème, comme le croient tant de poètes d'aujourd'hui.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à André Bosmans, 8 avril 1964.]

À Pierre Torreilles, 1964

[Au sujet de *Village* de Pierre Torreilles.]

À une époque où l'on parle beaucoup de « poésie spatiale », de « poèmes-objets », de « poème total » (son et lumière sans doute !) il est singulièrement réconfortant de constater qu'avec des moyens somme toute traditionnels, l'on peut encore arriver à produire, par l'écriture et le langage, une prodigieuse impression de vie.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Pierre Torreilles, 1964, sans mention de mois ni de jour.]

À André Miguel, septembre 1966

Tout ce que vous m'écrivez me paraît très pertinent, mais un peu au-dessus de mes forces... Je n'aime guère me poser toutes ces questions théoriques concernant le poème, la recherche dans l'écriture, l'objectivité poétique, etc. C'est la raison pour laquelle, par exemple, je lis toujours avec un certain effroi les chroniques de mon ami Edeline, dans *Le Journal des Poètes*... Ne le lui dites pas! En fait, je vous admire d'avoir pu rompre aussi totalement votre manière d'envisager le monde. Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque chose d'artificiel dans votre parti-pris? Quelque chose de trop délibéré. J'ai l'impression que le mot « aujourd'hui » vous effraie... Que vous avez peur de manquer l'événement actuel... Votre rupture en poésie vous fait prendre d'énormes risques... Mais c'est évidemment une attitude très courageuse. Il me serait personnellement difficile de suivre la même voie que vous. Je m'explique. Vous me reprochez, dans mes poèmes, d'être prisonnier d'un certain langage. Peut-être. Mais tous les poètes ne sont-ils pas dans le même cas? Ne s'agit-il pas de trouver sa voie originale et personnelle et de s'y tenir? Tous les grands univers poétiques sont fermés sur eux-mêmes: Char, Perse, Claudel, Supervielle, Ponge, tous ces poètes ont un langage bien à eux, qu'ils exploitent leur vie entière et grâce auquel ils peuvent plus sûrement aller à la recherche d'eux-mêmes, de la vérité.

Cependant votre lettre me laisse perplexe, je m'interroge longuement: est-il préférable de parfaire au jour le jour, obstinément, le langage qui s'est imposé à nous lorsque nous avons commencé à écrire, ou faut-il, au contraire, sans cesse revenir à ce qui a été accompli, se dénoncer perpétuellement, revenir à zéro, au niveau zéro de l'écriture? Certes, j'ai parfois l'impression de tourner en rond, de me mordre la queue, d'écrire toujours le même poème... De toutes façons je ne saurais, comme vous, changer délibérément ma façon d'encercler la réalité. Et cela me tente* fort. Et pourquoi voulez-vous, à toute force, que l'on se situe par rapport à d'autres poètes? Ne peut-on agir, écrire, comme si l'on était seul, comme si l'on ignorait les autres? Le tout est de parvenir à la jouissance.

Où vous touchez beaucoup, c'est lorsque vous évoquez les terribles contradictions d'aujourd'hui; on sent que vous y êtes, plus que quiconque, sensible, et que là gît votre drame de poète et ce drame nous est dévoilé dans vos *Fables de la nuit*. Il en résulte pour le simple lecteur que je veux être un profond malaise, qui ne disparaîtra pas.

Meilleures amitiés,
Jacques Izoard

*Je m'exprime fort mal ; je veux dire que l'inconnu m'attire, je voudrais me libérer de mon langage, mais pas de façon aussi brutale, progressivement. Je voudrais charger les mots les plus quotidiens, les plus usuels, d'une réalité différemment poétique.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à André Miguel,
13 septembre 1966.]

Albert Ayguesparse, 1967

Dans votre lettre vous voulez bien trouver mes poèmes « beaux ». Et aussitôt, une grande joie m'envahit. Mais un doute aussi. Qu'entendez-vous par « beauté d'un poème » ? Je le sens, cette question demanderait des pages et des pages de développement. Un des reproches que l'on m'adresse communément, outre une certaine obscurité (ce que je conteste formellement) est un trop grand amour des mots pour eux-mêmes. Je suis plus sensible à ceci, du fait que cela me semble en partie justifié. Mais la vraie poésie ne se commente pas : elle éblouit, elle frappe comme l'éclair, elle abasourdit. Et je crois que ce que l'on écrit ne représente qu'une faible partie de ce qu'on ressent avec fulgurance. (Ici, une comparaison avec les icebergs aurait sa place.) Ne sommes-nous pas indignes des mots dont nous usons ? Dans quelle mesure approchons-nous l'indicible ? N'écrit-on pas pour être aimés, c'est-à-dire pour échapper, finalement, à la solitude ?

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Albert Ayguesparse,
1967, sans précision de mois et de jour.]

À Francis Edeline, août 1967

[...] Sur le plan personnel, j'ai un peu l'impression de tourner en rond ! Je suis de plus en plus sensible à la dualité tragique qui s'offre à moi (ou plutôt qui m'assaille) chaque fois que je commence un poème (de là naissent tous mes doutes, tous mes obstacles, toutes mes tergiversations). Le mot s'oppose fondamentalement au moi. En quelque sorte, l'écriture me submerge, me vide de moi-même (et le poème risque alors de devenir une coquille vide qui n'exprime plus du tout mon essence). Je me vois écrivant et, bien sûr, c'est passionnant, c'est un spectacle fascinant, cette suite de mots, cette suite de mots, de vocables qui surgissent du néant, qui

chantent, se bousculent pour former le discours du chant. Certes, mille mécanismes entrent en jeu, mais il me semble que mon intervention, sur le plan humain, sur le plan de la « différence », demeure insignifiante (*). Oublier qu'on a écrit. Ne pas oublier qu'on vit. Ces deux notions devraient se fondre en une seule, que s'élabore enfin le poème parfait!

[...]

Et puis, il serait indispensable de creuser plus bas que l'abîme que chaque poème ouvre (le poème est un iceberg). Plus loin que le mot, un autre mot nous conduirait vers l'intime conviction du langage, feu central, centre de gravité, pulsion sexuelle, point de fusion de notre espoir le plus insensé.

[Ajout *manuscrit*: Différence = décalage, torsion de la réalité. Cfr. Schehadé, Becker.]

[Extrait d'une lettre de Jacques Izoard à Francis Edeline du 11 août 1967. Le passage a été reproduit par Izoard lui-même, et transcrit dans un dactylogramme distinct de l'éventuel brouillon d'origine, inexistant ou disparu. Ce pourrait être un indice de la volonté d'Izoard d'exploiter ce texte dans un autre cadre que celui, privé, d'une correspondance.]

À Pierre Dhainaut, octobre 1967

Je suis extrêmement satisfait, enchanté même, de la façon dont vous avez bien voulu présenter *Aveuglement, Orphée* aux lectures du *Journal des Poètes*. J'étais même décidé à me rendre à Malo pour vous remercier de vive voix, pour vous dire toute ma gratitude. Mes obligations professionnelles ne l'ont, hélas, pas voulu. Mais j'espère bien, dès que possible, réaliser ce projet qui me tient à cœur. Vous donnez de mon livre une vue d'ensemble essentiellement réaliste. Vos généralisations me permettent de mieux prendre conscience de mon domaine propre, de ce qui pourrait constituer, somme toute, mon « homogénéité ». Mes limites et mes défaites ne m'apparaissent que mieux. L'aspect positif et élogieux, toutefois, de votre article, me touche profondément et m'incite à poursuivre mes recherches. Vous serrez de près ce que j'essaie de considérer comme un mérite, un certain éblouissement poétique, la perpétuelle naissance (création, genèse, gestation...) de la parole, de sa pureté première. Il faut que chaque mot m'appartienne fondamentalement, que je sois le seul à le voir de telle ou telle manière. S'identifier à la parole donnée. Vous insistez très judicieusement sur l'abandon apparent où doit vivre le poème. De plus, vos citations

me prouvent que vous avez vraiment retenu l'essentiel de ma poésie ; vous êtes allé directement aux poèmes que je croyais aussi, que je crois les plus achevés et, disons, les plus « représentatifs ».

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Pierre Dhainaut,
octobre 1967.]

À Jean Rousselot, novembre 1969

Cher Monsieur Rousselot,

Je vous remercie bien tard pour votre lettre et pour les lignes que vous avez bien voulu me consacrer dans *Les Nouvelles littéraires* (« Orphées belges »). J'ai été heureux que mes deux livres *Des lierres des neiges des chats* et *Un Chemin de sel pur* aient retenu votre attention. Je ne manquerai pas de vous envoyer mon prochain recueil, qui paraîtra probablement vers janvier 1970. Il sera sans doute assez différent des précédents ; du moins, certains poèmes, confusément, tenteront-ils de donner au réel une place plus grande, plus élaborée, hors de toute littérature. En fait, il s'agit pour moi de transporter dans le poème, au plus serré, ce que mes sens me disent, et cela à travers ma propre et personnelle vision de la réalité. Quelle distance, finalement, doit-il exister entre le « comment je vis » et le « comment j'écris » ? Entre ce que l'œil voit et l'écriture, quel abîme ! Et si la réalité des mots trahissait purement et simplement ce qui nous entoure, en recréant un monde clos (un arrière-pays clos, dirait Torreilles) sans commune mesure avec le nôtre ? Après tout, n'écrivons-nous pas, peut-être pour trouver et vivre ce dépaysement, cet ailleurs ? J'ai aimé que vous parliez d'efficacité à propos de mes textes. Je pense en effet que tout poème doit révéler un souci profond d'efficacité, c'est-à-dire exercer une pesée durable sur le lecteur, le déposséder de lui-même peut-être, par surprise, par effraction. La vie vécue, le poème l'arrondit, a tendance à la figer. Pour éviter cette pétrification, il importe de demeurer sur ses gardes, de changer.

Je vous prie de croire, cher monsieur Rousselot, à mes sentiments sincères.

Jacques Izoard

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Jean Rousselot,
17 novembre 1969.]

À Pierre Dhainaut, mai 1971

Dans quelques jours, je vous enverrai un nouveau petit livre de poèmes, qui a pour titre *Des laitiers, des scélérats*. La longue série de poèmes qui ouvre le livre (Le texte, la ville) tente la description de la ville et la vocation de la fabrication d'un texte qu'on imprime. J'espère que l'ensemble vous plaira. Enfin, après bien des démêlés avec Chambelland (que je vous raconterai quelque jour) ce livre paraît. (En fait, il devait paraître avant *Voix, vêtements, saccages*.) En ce qui concerne mon vieux projet d'un n° spécial du *Journal des Poètes* « Poésie française d'aujourd'hui », je compte le reprendre bientôt. Mais ces dernières années la situation sur le plan de la poésie a fort évolué et je demeure un peu perplexe... Je désirerais briser le « terrorisme » d'où qu'il vienne ; je refuse tout net les sens uniques. Il n'empêche que l'ensemble présenté devrait tenir compte avant tout de ce que je nommerais un peu vite l'évidence de la parole poétique.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Pierre Dhainaut,
16 mai 1971.]

À Alain Bosquet, juin 1971

Cette lettre pour vous dire que j'ai bien entendu l'émission « Poèmes du monde » du 12 juin dernier sur France Culture. Je l'ai enregistrée. Le son était très clair (c'est rare ; ici, on capte difficilement France Culture). Je ne dois pas vous remercier m'avez-vous écrit... Je vous dirai simplement mon émotion d'avoir entendu autant de mes textes à la radio. Ils ont été dits admirablement d'un ton très juste, dans un bel équilibre. Cela m'a permis une re-connaissance de ces poèmes, en plusieurs temps il est vrai. Comme si le poème était parfois différemment habité, comme si les mots m'appartenaient (étrange instinct de propriété!) sans m'appartenir. J'allais écrire « livrés à tous », non, donnés à tous. Je reçois aujourd'hui l'article « Mes dix livres de la saison » que vous avez bien voulu m'envoyer. Nouvelle surprise extraordinaire ! Et de taille ! J'espère que mes poèmes futurs ne vous décevront pas, car rien n'est gagné d'avance et chaque nouveau poème est une aventure complexe qui engage tout l'être. Votre chaleureux enthousiasme est pour moi, évidemment, un immense encouragement et compense largement, comment dire, une sorte de fondamental pessimisme inné. Finalement, d'ailleurs, ce pessimisme n'est peut-être pas aussi profond

que je n'ai tendance à le croire dans la vie quotidienne, si souvent féérie (j'ai beaucoup apprécié cet adjectif dans votre présentation à la radio).

[Lettre de Jacques Izoard à Alain Bosquet, 25 juin 1971.]

À Alain Bosquet, septembre 1971

Nouvelle surprise, le 8 septembre, dans *Le Soir*! J'ai beaucoup aimé, une fois encore, cette façon que vous avez de parler de mes textes. Poèmes « dont la signification est une perpétuelle approche »... ; « les images convergent, ne se rejoignent pas, offrent plusieurs sens voisins »... Tout cela me semble essentiel dans mon travail. Encore fallait-il pouvoir l'expliquer, l'explicitier! Je voudrais à présent, si vous le permettez, revenir quelque peu sur nos conversations de Bruxelles, le 26 juillet dernier, afin de rectifier peut-être, légèrement, une de mes réponses. Vous m'aviez demandé si je travaillais beaucoup mes poèmes. Et je pense bien vous avoir répondu que non. C'est évidemment une erreur de ma part. Je les travaille beaucoup, mais pas sur le papier. Je veux dire que j'écris relativement peu. (Depuis notre rencontre, je n'ai pratiquement plus rien écrit.) Mais, vis-à-vis de moi évidemment, je n'écris que sûrement. Finalement, je dispose de bien peu de temps, hélas, pour écrire et je ne peux le faire qu'à coup sûr. Je préfère ne pas écrire si je ne suis pas certain du résultat. Ainsi, la tension psychologique, nerveuse, augmente des jours durant. Le poème exige de ma part beaucoup d'énergie. En quelque sorte, le travail est surtout mental. Au niveau pratique, il me faut être directement efficace; et j'évite les ratures; elles se font avant l'écriture. Je sais que Hubin, par exemple, procède tout autrement: il jette des mots sur le papier et travaille plus tard. Dans le livre de Jean-Claude Renard, *Notes sur la poésie*, j'ai fort remarqué le chapitre « Genèse du poème » où il rectifie la notion d'inspiration au sens traditionnel. Il évoque là le zen, la non-conscience. Finalement, c'est cela: créer en soi un grand désert avant d'écrire. Mais garder la mémoire intacte, chargée de saveurs et d'histoires. Vous m'avez dit un jour, et cela m'a frappé, que mes poèmes étaient parfois difficiles. Je pense, à y réfléchir, qu'ils se font difficilement. À vie complexe, art complexe sans doute! J'espère que toutes ces considérations bien banales ne vous auront pas trop rebuté. Je voulais, avant tout, vous donner signe de vie.

[Lettre de Jacques Izoard à Alain Bosquet, 16 septembre 1971.]

À Pierre Dhainaut, juin 1972

Je suis, ces temps-ci, très déçu par tout ce que je lis : aucun travail d'écriture ne parvient à faire naître en moi l'éclatement inouï des pures découvertes. Dès lors, que faire ? Marcher dans les rues. Voir le ciel. Écouter les conversations de ceux qui agissent, au sens fort du terme. Vraiment, c'est tout ce que je puis faire pour l'instant.

[Brouillon de lettre de Jacques Izoard à Pierre Dhainaut, 8 juin 1972.]

À Alain Bosquet, mars 1973

Oui, la notion de plaisir revêt pour moi beaucoup d'importance ; mais qu'est-ce que le plaisir pur ? Égoïsme ? Ou générosité qui n'aboutit qu'à soi-même ? Tu corrigeais cette notion en y adjoignant celle d'interrogation. Et il est évident que je me pose sans cesse des questions à propos de tout ce qui m'entoure, de ce que je vois, devine ou pressens...

[Lettre de Jacques Izoard à Alain Bosquet, 18 mars 1973.]

